

Boisselot : une manufacture de pianos à Marseille



Ah , pauvre France ! Qui t'a vu et qui te voit ! Il est bien passé le temps où tu fabriquais tes pianos et où tes facteurs faisaient merveille ; les Parisiens, s'entend, - car on sait bien que sans Paris, en France, on est perdu - mais aussi des Marseillais dont la renommée fut européenne et qui rivalisèrent avec les Érard ou les Pleyel. Je veux parler de la famille Boisselot.

1830. Pour tous c'est la grande année du Romantisme et, pour les Provençaux, la naissance de Mistral. Le piano n'était pas une invention récente. Dès 1698, l'Italien Cristofori avait présenté un « gravicembalo con piano e forte » (un clavecin pouvant jouer piano et forte). Il fut rapidement suivi par des Français (Jean Marius, Paris, 1716) et des Allemands (Silberman, 1720). Mais le pianoforte ne fut pas accueilli partout avec enthousiasme. Voltaire disait qu'avec son vacarme c'était un instrument pour les forgerons et les chaudronniers... Il fallut attendre le Prémotisme et la Révolution pour qu'il triomphe tandis que les clavecins, clavicornes et autres vieilleries, témoins de l'Ancien Régime, étaient brûlés ou envoyés au rebut ! Dans la période 1765-1825 écloront, on le sait, une foule de chefs d'œuvre pour le piano avec les Haydn, Clementi, Mozart ou Beethoven. La nouvelle génération, celle qui avait vingt ans en 1830, rongée par le mal de vivre, le spleen, trouvera un remède souverain dans la musique et principalement dans le piano qui peut

exprimer tous les tourments d'une âme souffrante, avec un poète du clavier comme le Polonais Chopin, ou l'héroïsme forcené, avec le virtuose des virtuoses, le Hongrois Franz Liszt. Avec le développement de l'industrie, c'était le bon moment pour fonder une manufacture de pianos. C'est ce que se dit un commerçant en instruments de musique de Montpellier, Jean-Baptiste Louis Boisselot.

Le fondateur

La famille Boisselot venait de Macon et Tournus. Un Louis Boisselot s'était établi à Montpellier en 1778. Son fils, Jean-Baptiste Louis, le fondateur de la lignée, y naquit en 1782. Ce dernier ouvrit en 1809 un commerce d'instruments de musique spécialisé dans la vente des pianos et des harpes Érard. Commerçant avisé, il eut l'idée d'organiser, vers 1820, des ventes de partitions une ou deux fois l'an, à Toulouse, Perpignan, Nîmes et Marseille. Devant le succès remporté à Marseille il décida de s'y installer définitivement et ouvrit en 1825 une boutique sur le quai du port où il proposait à la fois des

instruments de musique de toute sorte et des partitions. Il se mit aussi à l'édition de musique. En 1826, le jeune prodige Franz Liszt, alors âgé de 15 ans seulement, venu à Marseille pour un concert, fit sa connaissance et lui confia l'édition de ses *Études en douze exercices qui deviendront plus tard les fameuses Études d'exécution transcendante.*

Les affaires continuant à prospérer, Jean-B. Louis associé à son fils Louis-Constantin, ouvrit un salon d'exposition et de concert au 2 de la rue Saint-Ferréol et une manufacture de pianos au 3 boulevard Dugommier. Il avait en effet remarqué que, si la ville de Marseille était mal placée pour vendre dans la France du nord, elle était au contraire favorisée pour l'importation de bois exotiques et d'ivoire et pour l'exportation de pianos vers les pays méditerranéens et les colonies.

Le fils Louis-Constantin avait été dûment préparé au métier. En 1826, il avait passé deux années d'apprentissage et d'ouvrier à Paris et chez un facteur de Nîmes. Un peu plus tard, en 1834, il partira en Angleterre pour achever sa formation, ce pays étant alors très avancé en matière

de facture de pianos. La fabrique est tout d'abord dirigée par le contremaître allemand Schultz jusqu'en 1839. C'est ensuite un autre Allemand, Timmermans, qui prendra sa suite. Les premiers ouvriers étaient également étrangers, anglais et allemands.

La maison produira d'abord des pianos « carrés » puis des pianos à queue dès 1834 et des pianos « verticaux » (pianos droits) à partir de 1836. À ce moment elle emploie déjà 70 ouvriers pour une production annuelle de 100 pianos. Voici ce qu'en dit le *Panorama de l'Industrie française de 1839* : « MMrs Boisselot (...) ont établi à Marseille de grands ateliers où sont journellement occupés soixante à quatre-vingts ouvriers. MMrs Boisselot veulent jouter avec Paris. Le piano qui figurait à la dernière exposition avait une fort belle qualité de son, une parfaite égalité et sa construction était très finie dans tous ses détails ; aussi a-t-il mérité et obtenu l'approbation de beaucoup

d'artistes. » En outre, les Boisselot se font remarquer par des inventions comme une pédale spéciale dite « sostenuto » qui sera reprise plus tard par l'Américain Steinway, ou une nouvelle manière d'attacher les cordes pour les accorder plus aisément. Ils vont remporter de nombreux succès aux expositions : 1er Prix à Toulouse, Médaille d'argent à Paris et Médaille d'or à Toulouse et Montpellier, et enfin, la consécration, en 1844 et 1849, Médaille d'or à Paris !

Une entreprise en expansion

Les liens de la famille Boisselot ne font que se resserrer avec Franz Liszt qui, en cette heureuse année 1844, vient donner quatre concerts à Marseille sur des pianos Boisselot. Le virtuose partira ensuite six semaines à Madrid et Lisbonne donner encore douze concerts, toujours sur des pianos Boisselot.

En 1846 Boisselot et fils déménagent rue de la Darse (aujourd'hui rue Francis Davso) et ouvrent la Salle Boisselot au

40-48 rue Saint-Ferréol, à l'imitation d'Érard et Pleyel à Paris. Tout va pour le mieux donc pour les « *Facteurs du roi et de son Altesse Royale Mme la Duchesse d'Orléans* ». La production ne cesse de progresser : en 1845 les ateliers s'installent au 12 place de Notre-Dame du Mont et produisent 150 pianos par an avec 100 ouvriers. Mais en 1848 on passe à 450 pianos avec 150 ouvriers. Une bonne partie de la production est exportée en Espagne, en Italie et aux colonies, avec des instruments spécialement adaptés aux climats tropicaux.

Cependant, des années difficiles s'annoncent. Le fondateur s'éteint en 1847 et la direction passe à Louis-Constantin et à son frère Xavier ; arrive ensuite la révolution de 1848, l'épidémie de choléra à Marseille en 1849 et enfin, en 1850, le décès de Louis-Constantin. La charge de la manufacture passe au seul Xavier. Tout cela est mauvais pour les affaires, les déficits sont considérables et, en 1853, on



Piano carré, Jean Baptiste Louis Boisselot, Marseille, 1844-1847, E.981.1.1. Collections Musée de la musique / Cliché Claude Germain



Piano à queue, Boisselot et fils, Marseille, 1838-1841, E.981.10.1. Collections Musée de la musique / Cliché Claude Germain. Pour ces deux instruments, exposés au Musée de la musique, à Paris, Remarquez la pédale dite « sostenuto », permettant de contrôler la résonance des notes, procédé inventé par Boisselot qui sera repris plus tard par l'Américain Steinway.



doit fermer la salle Boisselot.

Xavier et Franz, ou l'apothéose des Boisselot

Xavier Boisselot est désormais seul maître à bord. Il était né en 1811 à Montpellier. Comme il avait des dispositions pour la musique, il fut envoyé au conservatoire de Marseille que dirigeait le célèbre Barsotti, puis au Conservatoire de Paris pour faire ses études de composition dans la classe de Lesueur qui devait devenir plus tard son beau-père. Il remporta le Prix de Rome en 1836 avec la cantate *Velléda* et se mit à composer pour la scène. Il fit représenter à Paris l'opéra-comique *Ne touchez pas à la Reine* en 1847, et *Mosquita la Sorcière* en 1851, Mais il lui fallut renoncer à la composition pour s'efforcer de sauver l'entreprise familiale. Sous sa direction la manufacture Boisselot redeviendra prospère. Désormais la production

atteindra 500 pianos par an malgré la concurrence de marques à bon marché. En 1858, Liszt lui écrit : « Vous savez que je conserve depuis 13 ans, dans ma chambre de travail à Weimar, le piano à queue que votre excellent frère m'avait envoyé à Odessa en 1846. Quoique les touches en soient presque creusées par suite de tous les ébats auxquels s'y sont livrées les musiques du passé, du présent et de l'avenir, je ne consentirai jamais à le changer et suis résolu à le garder comme un associé de prédilection à mon travail jusqu'à la fin de mes jours. »

Xavier, toutefois, n'a pas cessé d'être musicien, et la charge de l'entreprise lui pèse. Le musicologue Octave Fouque en donne un portrait peu flatteur de méridional bavard et paresseux. Cette appréciation est sans doute malveillante mais il est vraisemblable que le milieu artiste et bourgeois lui convenait mieux



Ne touchez pas à la Reine, opéra comique composé par Xavier Boisselot.

que le commerce. Aussi, lorsque, en 1865, la succursale Boisselot de Madrid fut détruite par un incendie, il renonça. Il reprendra un temps la composition, mais après l'échec de *L'Ange déchu* en 1869 il passera ses dernières années dans une confortable retraite. Il mourra à Neuilly en 1893.

Après Xavier, la direction de la manufacture Boisselot passa à son neveu Franz, fils de Louis-Constantin et filleul de Liszt. En 1866, avec des associés, il créa la « *Société Boisselot fils et Cie* » et transféra ses ateliers au Prado puis au 8-10 de la rue Bonnefoy, une rue donnant sur le boulevard Notre-Dame. En 1890, la société emploie 200 ouvriers pour une production annuelle qui s'élève à 1200 pianos par an !

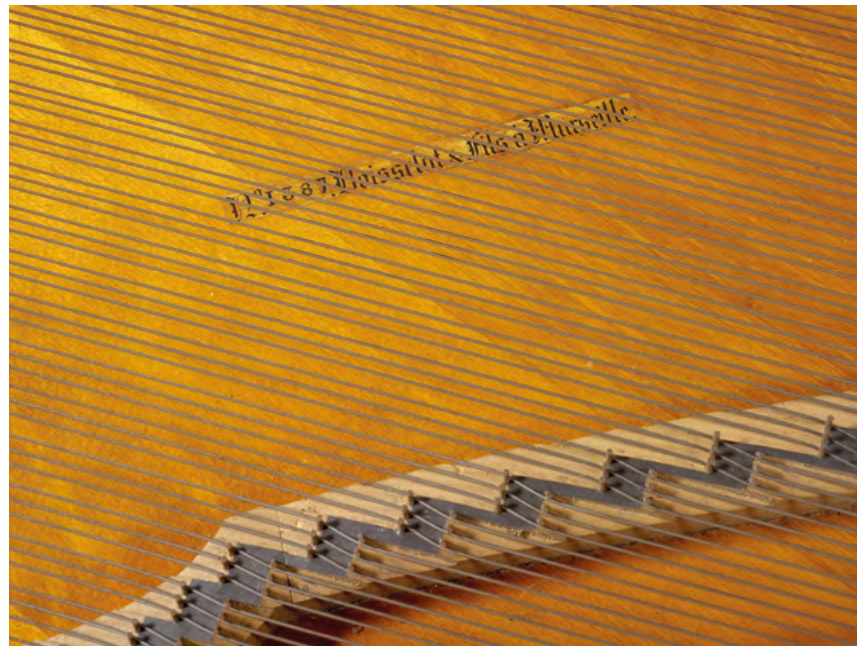
Le crépuscule

Cependant, en 1893, après le décès de Xavier, l'entreprise devient une société anonyme, la « Manufacture marseillaise de pianos, usine à vapeur et siège social 81 boulevard Notre-Dame, dépositaire de Steinway, magasin de vente 26 rue Montgrand. » Elle ne porte donc plus le nom de son fondateur et la mention de Steinway laisse penser que désormais elle ne se suffit plus à elle-même. Franz la dirigera jusqu'à sa mort en 1902. Mais peu à peu la production décline et tombe à 700 pianos par an. En 1908 un incendie détruit une partie des ateliers et contribue au déclin de la firme. La guerre de 14-18 lui donnera le coup de grâce. On dit que le dernier piano Boisselot aurait été vendu en 1917.

De cette belle épopée industrielle, que nous reste-t-il ? Les notes se sont envolées, les pianos ont disparu ou se sont détériorés. Des amateurs passionnés ont bien essayé de rassembler quelques-uns de ceux qui ont échappé aux injures du temps et une vingtaine de Boisselot attendent dans une salle du conservatoire de Marseille la venue d'un spécialiste qui pourrait à nouveau les faire parler. Mais que pourraient-ils nous dire ? Un piano est comme un homme : lorsqu'il est vieux on ne peut lui rendre sa jeunesse et on aura beau essayer de réparer « des ans irrécupérables », il ne sonnera plus comme neuf. Hélas ! Beau temps passé ! Il ne nous reste donc plus qu'à jouer, en mémoire des facteurs marseillais, la Marche Funèbre de Chopin ou les Funérailles de Liszt... sur nos pianos Yamaha ?



Xavier Boisselot et Franz Liszt. Une amitié profonde liait les deux hommes. Le célèbre virtuose ne tarissait pas d'éloge sur ces pianos fabriqués à Marseille. Il affirma au sujet de celui qui trônait dans son salon de musique : « Je ne consentirai jamais à le changer et suis résolu à le garder comme un associé de prédilection à mon travail jusqu'à la fin de mes jours. »



Article publié en provençal dans le magazine *Me Dison Prouvènço* n° 67